

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 30 novembre 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Rue. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 5me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'actualité. L'Homme à la Pèlerine. Un jour à Londres. Page d'Album. 7me PAGE. Poésie. Mondaines. Chiffons. La déclaration du docteur Lejeune. Cuisine. L'origine des mots célèbres.

Les Démocrates au Congrès.

Les démocrates sont en minorité dans les deux chambres du Congrès américain, mais s'ils marchent d'accord et restent fermement attachés aux principes de leur parti ils sont appelés à y jouer un rôle important. Déjà bien des idées qu'ils avaient émises autrefois ont été adoptées par les républicains qui détournent le pouvoir depuis onze ans, et il est probable qu'ils en feront d'autres dont ils étaient fiers d'être les promoteurs adoptées par leurs adversaires politiques avant longtemps.

doit avec tant d'habileté depuis plusieurs années, restera à sa tête dans le soixantième Congrès. Les démocrates réunis en caucus ont, en effet, désigné M. Williams comme leur candidat à la présidence de la Chambre. Le représentant du Mississippi n'a, bien entendu, aucune chance d'être élu, attendu que les républicains éliront leur candidat sous onop ferir, mais le fait qu'il a été choisi comme le candidat du parti démocrate indique qu'il en reste le chef reconnu.

C'est un grand point d'acquisition que les démocrates se soient mis d'accord pour conserver à leur tête le chef connu l'égide duquel ils ont fait si grande figure dans le passé, et il est à peu près certain que leur rôle dans le prochain Congrès sera encore plus important que précédemment, attendu que le parti républicain continuera très vraisemblablement à s'approprier leurs idées et leurs projets et qu'ils seront ainsi à l'aise pour exercer leur influence.

Il est à craindre, cependant, que le Congrès n'entreprene pas au cours de la session qui va s'ouvrir la discussion de certaines questions dont la solution semble urgente. L'un des membres les plus considérables du parti républicain, le sénateur Allison, de l'Iowa, qui vient de rentrer à Washington, a dit, en effet, qu'il ne croyait pas qu'une législation monétaire serait mise à l'ordre du jour de la prochaine session. Il estime du reste, que la crise qui dure depuis quelques semaines est sur le point de disparaître et qu'elle ne laissera pas de traces sérieuses, et que, s'il était nécessaire, des mesures temporaires pourraient être prises pour y mettre entièrement fin.

Mais si la discussion des grandes questions qui préoccupent l'opinion publique est retardée par les républicains dans l'intérêt de leur parti, les démocrates n'en pourront pas moins exercer leur influence dans la discussion de celles qui viendront à l'ordre du jour, et il est certain qu'ils pourront remporter de nouvelles victoires, victoires indirectes il est vrai, mais très réelles.

Le mariage de la Princesse Louise de France.

Paris 18 novembre. Le mariage civil de l'infant don Carlos de Bourbon et de la princesse Louise de France fille du comte de Paris et sœur de M. le duc d'Orléans, a été célébré, hier matin, à 8 heures et demie, à Woodnorton (Angleterre), par l'officier de l'état-civil d'Essexham, dans la petite chapelle catholique de Sainte-Marie. La princesse portait un costume gris argent. Les fiancés étaient accompagnés du roi d'Espagne, de M. le duc d'Orléans, de Mme la comtesse de Paris, du duc de Calabre et du duc de Guise. Le mariage religieux a eu lieu à midi, dans la chapelle d'Essexham. L'intérieur de la chapelle était magnifiquement décoré. La voûte en verre était drapée d'un velum orné de trois bandes, l'une blanche, au centre, brodée aux armes de la famille; les deux autres, bien de France, brodées de fleurs de lys. Les murs de l'édifice étaient recouverts en partie d'une draperie en velours crème, garnie de

guirlandes de roses blanches. Au-dessus de cette draperie, les murs étaient peints de façon à simuler la pierre. Chaque pierre portait, au centre, une fleur de lys.

L'autel, drapé de dentelles anciennes, était orné d'une profusion de lys blancs; cette fleur constituait la décoration florale de l'intérieur. Des tapis bien de France recouvraient le sol.

Le cortège s'est rendu à la Chapelle, dans l'ordre suivant: Duc d'Orléans et princesse Louise; prince Charles de Bourbon et comtesse de Caserte; comte de Caserte et reine d'Espagne; roi d'Espagne et comtesse de Paris; duc de Montpensier et reine de Portugal; duc de Calabre et duchesse d'Orléans; duc de Chartres et infante Isabelle; grand-duc Wladimir et princesse Jean-Georges de Saxe; prince Jean-Georges de Saxe et duchesse d'Acoste; duc de Guise et grande-duchesse Wladimir; prince Gennaro de Bourbon et princesse Henri de Battenberg; prince Renier de Bourbon et duchesse de Guise; duc d'Alençon et infante Balala; prince Philippe de Bourbon et duchesse de Chartres; duc de Penthièvre et princesse Pia de Bourbon; duc de Vendôme et princesse Stéphanie de Belgique; prince Alphonse d'Orléans et princesse Marie-Joséphine de Bourbon; prince Oskatoryski et duchesse de Vendôme.

La comtesse de Paris portait une robe de brocart gris-bleu. La duchesse de Chartres avait une robe Henri II en velours chiffon hélistrope, garnie de magnifique broderie au passé.

Le duc d'Alençon et les gentilshommes de sa suite étaient en habit de cour bien de France. Le service d'honneur de M. le duc d'Orléans était composé du duc de Lorraine, du duc de Lorraine, du duc de Dezaux, du comte de Grammont, du comte Jean de Sabran, du vicomte de Bourquey, du marquis de Bonnaville, et du baron de Fonscolombe.

M. le duc d'Orléans a conduit à l'autel la princesse Louise, et le prince Charles, la comtesse de Caserte. Le comte de Caserte accompagnait la reine d'Espagne, Alphonse XIII Mme la comtesse de Paris et le duc de Montpensier la reine de Portugal.

A la cérémonie religieuse, présidée par Mgr l'évêque de Birmingham, assistaient les membres du corps diplomatique accrédités à Londres, arrivés le matin même par train spécial, l'ambassadeur d'Espagne et la légation du Portugal au grand complet, l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur d'Autriche, l'ambassadeur d'Italie, les ministres de Belgique, de Grèce, de Norvège, de Roumanie, de Suède, de Serbie et de Suisse. Seules l'Allemagne et la France n'étaient pas représentées.

M. le duc d'Orléans avait également invité les lords dont le roi d'Espagne a été l'hôte pendant le temps qu'il vient de passer en Angleterre.

Les témoins étaient: pour la princesse Louise, M. le duc d'Orléans, son frère, et le duc de Chartres, son oncle; pour l'infant don Carlos, le roi d'Espagne, son beau-frère, et le duc de Calabre, son frère.

La maîtresse de Saint-Pierre de Chaillot avait été demandée par M. le duc d'Orléans. Elle a été conduite en Angleterre par le maître de chapelle, M. Omer Letoury.

La princesse Louise de France a reçu, de la reine Alexandra, de la reine Maud de Norvège et de la princesse Victoria, des lettres

exprimant leur regret de ne pouvoir assister au mariage.

La princesse Louise de France est née à Ouanne, le 24 février 1882. Le prince Charles de Bourbon est né le 10 novembre 1870, près de Boizen (Autriche), et appartient à la branche des Bourbons de Naples. Naturalisé en Espagne, avec le titre d'infant, le 7 février 1901, il épousa, le 14 février suivant, la princesse des Asturies, sœur aînée d'Alphonse XIII, morte le 27 octobre 1904. Le prince est général dans l'armée espagnole. Plusieurs officiers des régiments qu'il commande ont assisté au mariage.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

M. Mario Lombardi, l'imprésario de la troupe d'opéra Milano qui ouvre une saison au Théâtre de l'Opéra, rue Bourbon, le 26 décembre, annonce que le superbe opéra de Verdi, "Aïda", a été définitivement choisi pour la présentation des principaux artistes au public.

Le représentant de la troupe à la Nouvelle-Orléans, M. E. Cavalli, nous informe que plusieurs nouvelles œuvres de grande renommée seront données au cours de l'hiver, entre autres "André Chénier", "Chopin", "Amico Fritz", "Othello", "Ray Blas", "Iris", "Germania", "Ballo in Maschera", "Forza del Destino", "Fedora".

Ben entendu le public entendra aussi les chefs-d'œuvre du répertoire: "Jerusalem", "Norma", "Hamlet", "Guillaume Tell", "Faust", "Carmen", "Lucia", "Cavalleria Rusticana", "La Bohème", "Pagliacci", "La Tosca", "L'Africaine", "Hernani", "Fra Diavolo", "Siberia".

La troupe Milano comprend trente artistes de premier plan, un orchestre de quarante instruments, un chœur de quarante per-

sonnes et un ballet de seize jolies et jeunes italiennes.

TULANE.

"The Lion and the Mouse", le beau drame de la vie politique et sociale qu'a écrit Charles Klein, l'auteur de "The Music Master" et de tant d'autres succès, est peut-être la plus puissante de toutes les œuvres du maître. Ce drame n'a rien d'émotionnel mais les caractères y sont peints avec tant de talent, sont si nettement dessinés, que le spectateur s'y attache. En outre, l'intrigue se déroule avec une perfection qui excite le plus vif intérêt jusqu'au dénouement.

Les principaux personnages sont un roi de la finance, un sénateur des Etats-Unis, un ancien juge de la cour suprême.

L'amour y est représenté par une jeune fille et le fils du roi de la finance.

La troupe qui joue cette pièce au Tulane à partir de ce soir est composée d'artistes renommés.

ORPHEUM.

L'Orpheum fera aujourd'hui deux salles comme celles de la semaine qui vient de s'écouler, c'est-à-dire deux salles comble, et demain soir, il inaugurerait un nouveau programme qui promet d'assurer la continuation du succès qui a commencé dès l'ouverture de la saison.

Ce programme comprend des numéros aussi intéressants que variés, entre autres ceux de Miss Grace Van Studiford, une prima donna américaine qu'on a applaudie dans "The Red Feather" il y a deux ans, de la troupe Barrows-Lancaster qui joue une bouffonnerie d'Edmund Day, "Thanksgiving Day", de la O'Hara San Cie qui joue une pièce orientale, "The Greek's Dream", de Charles Leonard Fletcher, un



MISS EMERIN CAMPBELL, De la Barrows Lancaster Co., à l'Orpheum.



Scène dans "THE LION AND THE MOUSE", au Tulane la semaine prochaine.

SHUBERT

CRESCENT.

"Human Hearts", le beau drame romantique que notre public connaît mais qu'il revoit toujours avec plaisir, va faire la joie des habitués du Crescent cette semaine. C'est un drame de la vie rustique, dont les scènes se déroulent dans la campagne de l'Arkansas. L'amour d'un honnête homme, au cœur vierge, pour une femme indigne forme le fond de l'intrigue. Il y a des scènes d'un pathétique sensationnel qui portent l'intérêt et l'émotion au plus haut degré. Cette pièce est montée avec autant de soin que de goût et elle est jouée par des artistes dont le talent est consacré depuis longtemps.

Jardin d'Hiver.

Le Jardin d'Hiver, remis à neuf, embellie, modernisé au point d'être une des plus jolies salles qu'on puisse trouver, va ouvrir ses portes dans quelques jours.

Ce coquet théâtre donne cette saison de l'opéra comique, et la troupe qui est engagée a été composée avec autant de soin que d'expérience par le directeur Harpian. Depuis six semaines les artistes, tous d'un talent reconnu, répètent sous la direction de M. Alex. Henderson, un des musiciens les plus estimés du pays.

Parmi les artistes de cette troupe dont le succès sera grand se trouve en tête Miss Ada Mesde, une prima donna qui fut l'étoile de la Kitz-Schoff Company, et est aussi jolie que bien douée. Le public applaudira aussi le baryton Albert Bushy, attaché autrefois à la troupe d'Alce Nielsen et la troupe de Savage.

On verra aussi Maurice Darcy, un comique de talent, Claude Andersen, comédien distingué, Jethro Warner, le fameux ténor, et Miss Jone Intropodi, une chanteuse charmante.

INCENDIE.

Hier matin vers dix heures une alarme a été donnée pour un feu découvert dans un cottage de la rue Hensli, 337, occupé par Annie Wirthal. Les dommages d'unviron \$200 sont couverts par une assurance.



WANDA KRANTZ, Winter Garden Opera Co.

ma vie, et si je meurs avant elle, comme cela est infiniment probable, j'aurai pris mes précautions légales pour qu'elle puisse être dans l'aisance, à l'abri de tout souci. — C'est bien, frère, — car tu l'as épousée pauvre. — Oui, — et sous le régime de la séparation, de par la volonté testamentaire du comte Philippe, mon père. Et je ne prévois pas qu'un jour j'aurais à recourir à cette clause de notre contrat de mariage. — L'as-tu mise au courant de tes décisions? — Pas encore. — Qu'attends-tu pour cela? Et la veuve avec crainte. — J'attends d'être décidé moi-même. — Tu ne peux tarder davantage. Suzanne élèvera sans doute des objections à la volonté. Elle s'obstine peut-être ton esprit. L'offre comptance que tu nous fais, mon frère, mes fils ne l'accepteront que si Suzanne elle-même s'y résigne. — De la haine passa dans les yeux du malade. — Je ne lui reconnais pas le droit de s'y opposer. Et elle ne s'y opposera pas. — Il entendait un froissement de robe et un pas léger qui descendait les marches des terrasses d'un haut. — Tout de suite après apparut la domestique. — Devant vous tous, je vais la

prévenir de ma volonté arrêtée, dit le comte. — En voyant ces figures sérieuses et dont les yeux la fuyaient, Suzanne devint que quelque chose se tramait contre elle. Mais elle ne s'en laissa rien paraître. Elle se dirigea vers l'escalier qui conduisait sur la rive de la Combeauté. — Un appel du comte l'arrêta. — Suzanne!... J'ai bien voulu demander... Veuillez vous arrêter un instant. — Elle fit quelques pas, lentement, vers le groupe et se tint debout, devant son mari. — On était dit que Croix-Vitré hésitait. Oui, on eût dit qu'il se rendait compte de la monstrueuse injustice qu'il était prêt à commettre. Mais la haine, en ce pauvre cœur ulcéré, la haine accumulée par des années de solitude pendant lesquelles il s'était nourri de sa jalousie et de son malheur, la haine entretenue chez lui par la veuve avec une perfidie géométrique, la haine fut plus forte que tout. — A cause de ce silence, elle crut s'être trompée et dit: — J'ai cru que vous désiriez me parler, mon ami! — Il commença, honteusement d'abord, mais il s'enhardit à chuchoter. Il expliqua pour quelles raisons il avait décidé de partager le domaine entre Michel et Laurent; il sentait ses épaules trop faibles pour soutenir le poids de cette responsabilité et d'autre part, il avait voulu faire

cesser la situation d'humiliante dépendance, qui était celle des deux frères. Il s'attendit longuement. Il avait besoin de s'éloigner. Il eût voulu, pour être rassuré, des objections de Suzanne. Parfois, il se taisait, comme pour les attendre, comme pour les solliciter. Rien ne venait. — Aucune réponse. — Lorsque'elle comprit la pauvre mère se sentit envahie par un froid mortel. — Elle n'osait croire... son pareille osait-il! Bavers sa fille, la tendre et douce Lion! — Puis, elle se remit, et elle écouta jusqu'au bout. — Tout cela était clair. Elle assistait à un triomphe de Nathalie. Ce triomphe, elle l'avait vu venir de loin! Elle en avait surpris, des préparatifs de longues années, les préparatifs souterrains, les travaux minutieux et précautionnés. — Et au fur et à mesure que le comte s'exprimait, avec des paroles pour laisser place à des réponses qui n'arrivaient pas, le visage seul de la comtesse trahit les différents états de son âme. — La stupefaction, la douleur, la colère, puis le mépris pour tant de bassesse, puis l'invincible mépris... de l'outrage et du dégoût se voyaient sur ses lèvres. — Enfin, il avait tout dit. Il ne parlait plus. — Elle, doucement: — Sans doute, tu as reçu de grandes protestations de tendresse pour ce cadeau royal? —

ils ont dû te dire qu'ils t'aiment par-dessus tout. Oula en vant la peine. Et ils ont dû trouver, pour te le dire, des termes teifs que tout ce que je pourrais tenter te paraîtrait indifférent et froid... Tu es bien fait de dispaoser, en dehors de moi, de la fortune qui t'appartient. Je n'y ai pas de droit. Et, de reste, pour moi, je ne demande et ne veux rien... Na voulant et ne demandant rien, je suis donc bien à l'aise pour te dire... mon époux, toi qui as été ma vie, et qui m'as possédée tout entière, toi que je plains et que je n'ai jamais cessé d'aimer comme un premier jour, Hubert, frère de mon cœur, tu viens de commettre une méchante action. — Puis: — Vous n'aviez pas d'autre considération à me faire? — Non. — Elle passa sans regarder Nathalie, ni les autres. Elle paraissait ne les avoir pas vus. — La veuve la crut résignée à son sort. Elle se trompait. Le roi même, Suzanne, lorsque sa belle-cœur, fat remuée chez elle, entra chez Croix-Vitré l'autre la première fois, depuis de longues années, qu'elle se permettait une pareille audace, elle, la pauvre femme dont la venue, en cette chambre était jadis si ardemment souhaitée, dans les temps où l'on aurait pu croire que le mari amoureux ne serait jamais lassé de la beauté de sa

femme. — Et cependant, il ne fat pas surpris. Il savait qu'elle viendrait. Il l'attendait. — Hubert, dit-elle, comme si elle eût continué de lui parler, sans qu'il y eût eu interruption depuis la soirée. — Hubert, j'ai dit que tu étais sur le point de commettre une mauvaise action... — Il y a plus, madame, cette mauvaise action est commise. — Les notes ne sont point signées! — Ils sont prêts, à Remiremont, chez mon notaire et n'attendent que nos signatures, celle du donateur, celle des donataires. — Est-ce donc irrémédiable? — Oui. Telle est ma volonté. — Tu volentes, sans doute. Mais il doit y avoir des lois qui se mettent en travers de pareilles injustices et qui empêchent les père abusés et trompés, de déposséder leurs enfants. — Et, sans que personne me l'ait dit, je suis bien certain que vos actes seraient révoqués par les juges, le jour où votre fille, disparue et que vous croyez morte, reviendrait réclamer sa part de votre vie. — Il est vrai... Mais je ne crains pas un événement pareil. — Pourtant... — Je ne le crains pas, vous dis-je, car je n'ai jamais eu d'enfant. — Ma fille, Hubert, ma fille!... — Votre fille n'est pas la mienne... ne sera jamais... n'eût

jamais été la mienne. — Il s'animait. Il se rappelait les insinuations perfides de Nathalie. — Oui, je comprends très bien votre pensée, et j'ai pénétré vos projets. Votre fille? Vous me parlez de votre fille? Vous avez cette audace? Ah! c'est que vous savez bien qu'elle reviendra, n'est-ce pas? — Peut-être! — Oui, cette fille, c'est vous qui l'avez enlevée!... Avoquez-le. — Peut-être... — Et vous la cachez, depuis lors, à tous les yeux? — Peut-être, peut-être! disait-elle, nerveuse. — Et vous attendez, en me voyant si faible et si malade—grâce à vous— vous attendez que ma mort vous délivre toutes deux? Alors, votre fille reviendra, afin de vous faire, elle et vous, riches de ce domaine. Et vous vivrez en paix, dans la honte du crime d'autrefois? Non, non, cela ne sera pas... Voilà pourquoi j'ai voulu, de mon vivant, arranger toutes mes affaires. Et je déjoue ainsi vos projets, madame... Il vous restera votre enfant... Ne serez-vous pas heureuse?... — Non... Je ne serai pas heureuse... tant que cette enfant n'aura pas retrouvé son père. — Ah! elle existe? elle existe? — Si elle était morte, crois-tu

qu'elle aurait survécu? dit-elle avec simplicité. — Où est-elle? Tu vas me dire où elle est, n'est-ce pas? — Oui, je te le dirai, mon pauvre ami, mais seulement le jour où ma fille n'aura plus rien à redouter de toi. Je te le dirai, mais seulement le jour où, au lieu d'être ce que tu as été, son ennemi et son bourreau, tu seras devenu son protecteur. — Jamais! jamais! — Je te le dirai... et ce jour-là tu l'aimeras, parce que je t'aurai donné la preuve que cette enfant est ta fille. — Une preuve dit-il, incrédule. — Puis soudain, devant cette parole, devant un pareil esprit, ses lèvres tomba. Il regarda Suzanne avec effarement, presque avec épouvante. — Une preuve?... Ceci n'est pas possible... Contre l'association de l'homme qui l'associé, que pourrais-tu dire?... Et si tu avais une preuve, pourquoi aurais-tu attendu si longtemps avant de me la donner?... Il ne s'apercevait pas qu'il touvoyait Suzanne comme autrefois, comme si un seul mot avait rétabli déjà un peu de l'intimité de leur jeunesse. — Et il pensait, haletant: — Si tu la possédais, cette preuve, pourquoi ce silence?... Un silence dont je meurs! — La suite à dimanche prochain.